

LA DIALECTIQUE DE L'ESPOIR DANS *FESTINS DE LA DÉTRESSE* D'AMINATA SOW FALL

Dawn Kwashie GANU

University for Development Studies, Tamale, Ghana.

gdawn@uds.edu.gh

Delali Kofi TORTOR

University of Mines and Technology, Takwa, Ghana.

kdortor@umart.edu.gh

Résumé

Dans une situation où règne le désespoir, comment peut-on donner de l'espoir à une communauté ? Aminata Sow Fall, à partir du titre de son roman, Festins de la détresse, sorti en 2005, démontre comment la condition pénible d'une société peut être transformée en celle pleine d'espoir. Le but de cet article est de montrer les stratégies adoptées dans ce roman pour faire côtoyer l'espoir et le désespoir, deux concepts conflictuels dans un même récit, et de faire triompher l'espoir sur le désespoir. En appliquant la méthode dialectique sans aucune connotation marxiste, on découvre comment le titre, le récit et la caractérisation dans le roman opposent l'espoir et le désespoir de manière de faire triompher l'espoir sur le désespoir.

Mots clés : dialectique, Festins de la détresse, Aminata Sow Fall, espoir, littérature francophone

Abstract

In a situation of despair, how can hope be given to a community? Aminata Sow Fall, right from the title of her novel, Festins de la détresse (Feasts of distress), published in 2005, shows how the distressing condition of a community can be transformed to one full of hope. The aim of this article is to show the strategies adopted in this novel to place hope and despair, two contradictory concepts side by side in the same story, and to make hope overcome despair. By applying dialectics as a method without any Marxist connotation, one discovers how the title, the plot and characterization in the novel create opposition between hope and despair in a way that hope overcomes despair.

Keywords: dialectic, Festins de la détresse, Aminata Sow Fall, hope, francophone literature

Introduction

Le roman africain francophone a été largement la réflexion du développement politique du continent. Chevrier (1984) note que l'« on peut estimer que l'émergence du roman africain est la traduction littéraire de la renaissance nationale dans les pays colonisés » (p. 98). Ainsi, les ou-

vrages des auteurs tels que Mongo Beti et Ferdinand Oyono qui sont apparus dans les années pré-indépendances ont mis en évidence la cruauté et les méfaits de la colonisation. D'autres romans parmi lesquels on peut citer *Les bouts de bois de Dieu* de Sembene Ousmane dépeignent la lutte contre le système colonial et pour l'obtention de l'indépendance. Mais, quand l'euphorie qui accueille la venue de l'indépendance s'éteint, et on découvre que l'espoir que l'indépendance apportera la liberté et la prospérité est faux, on voit la sortie des romans de l'angoisse (Chevrier, 1984). Dans ces romans, comme *Un piège sans fin* d'Olympe Bhêly-Quenum, on remarque la confusion qui naît avec l'ascension au pouvoir des élites africaines, où on ne voit plus la différence entre les colons et leurs remplaçants. Puis, sont sortis les romans qui démontrent le désenchantement qui s'instaure après la venue de l'indépendance. Dans cette optique, on parlera des ouvrages comme *Les soleils des indépendances* d'Amadou Kourouma, et *Le mandat* de Sembene Ousmane.

Dans les années 1990, les auteurs comme Amadou Kourouma exposent la nouvelle ère de la démocratisation imposée aux dirigeants africains. Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, on voit comment un dirigeant africain, un ancien putschiste, veut se maintenir à tout prix au pouvoir alors qu'il doit organiser des élections démocratiques pour satisfaire aux exigences de la communauté internationale. Aussi, dans les ouvrages comme *Allah n'est pas obligé*, on voit la représentation des guères civiles surgissant dans certains pays africains. L'analyse critique des ouvrages d'Aminata Sow Fall (désormais ASF) révélera que les romans de cette auteure s'insèrent dans le cadre de ce développement.

Depuis *Le revenant*, on voit que les romans d'ASF exposent les problèmes contemporains de la société sénégalaise en particulier, et en large la société africaine. ASF révèle sa conception de la littérature dans ces propos ci-dessous, cités d'une interview recueillie par Pfaff en 1985 :

Moi je n'enseigne pas mais j'attire l'attention des gens sur certains problèmes (...) c'est ainsi que je conçois la littérature dans un premier temps (...) nous avons tellement de problèmes que je pense que l'art pour l'art n'est pas un luxe que nous pouvons nous offrir (p. 137).

Ce n'est donc pas étrange de voir que, vingt-cinq ans après, *Festins de la détresse* d'ASF publié en 2005 met en évidence les problèmes de la société africaine du XXI^{ème} siècle. Le lecteur de ce roman découvrira comment la jeunesse africaine, face à la condition désespérante dans laquelle se trouvent leurs pays, essaie de se créer de l'espoir. Le but de cet article est de montrer comment ASF arrive à exposer le désespoir dans la société sénégalaise et en même temps créer de l'espoir.

Selon Bruininks (2012), l'espoir se définit comme le sentiment qui porte à espérer, à attendre surtout ce qui est bon. L'espoir est donc l'expression de l'optimisme à un moment de difficulté. C'est la croyance que le bien ou le bonheur qu'on cherche arrivera au futur. Alors, l'évocation de l'espoir implique aussi le désespoir. L'espoir et le désespoir sont donc en relation dialectique.

La dialectique est une notion qui désigne une méthode d'argumentation comportant la relation contradictoire et complémentaire entre deux côtés (Maybee, 2020). Selon Suing et Aubert (2017) cette conception de la dialectique a été formalisée par Hegel. Pourtant l'origine du terme renvoie à Platon qui la présente comme un échange philosophique entre deux interlocuteurs dans un dialogue (Perelman, 1955 ; Maybee, 2020). Dans ces dialogues, il s'agissait d'échanges entre Socrate d'un côté, et une autre personne qui se voyait un expert d'un savoir.

La dialectique platonicienne est une méthode qui mène un interlocuteur, par une série d'assentiments, à abandonner sa position (Perelman, 1955). La conception platonicienne se compose d'une opposition entre deux individus dont Socrate et un interlocuteur. Perelman nous fait comprendre que la dialectique platonicienne pourrait avoir deux motifs : celui de « vaincre, de mettre l'adversaire dans l'embarras et de faire triompher son point de vue » (p. 28) et celui dans lequel « les interlocuteurs cherchent à s'accorder sur ce qu'ils considèrent comme vrai ou, du moins, sur les opinions qu'ils reconnaissent comme les plus assurées. » (p. 29)

Plus tard dans l'analyse, on verra que c'est le deuxième motif qui est en jeu dans *Festins de la détresse*. On verra aussi comment, par ce modèle platonicien de dialogue, certains personnages dans le roman sont menés à abandonner leurs positions pour s'accorder avec leurs interlocuteurs.

Pourtant, la dialectique hégélienne, voit l'opposition non pas entre des individus, mais plutôt entre deux idées ou raisonnements conflictuels. Il existe trois principes de la dialectique proposée par Hegel.

La *loi des contradictions dialectiques* exprime une lutte constante entre les deux côtés conflictuels d'un phénomène en unité. Selon ce principe, il est impossible qu'un phénomène existe sans cette lutte contradictoire entre ses deux côtés, comme l'avvers et le revers d'une pièce de monnaie. Ainsi, l'essence de la vie se trouve en l'opposant à la mort, le bonheur trouve son sens en opposition au malheur, et, dans le contexte de cette article, l'espoir s'oppose au désespoir.

La deuxième c'est la *loi de la transformation de la quantité en qualité* qui stipule que toute transformation qualitative provient d'une modification quantitative, et vice versa. Il existe une relation de contradiction entre la quantité et la qualité de sorte que la quantité se transforme en qualité et la qualité se transforme en quantité. Woods et Grant (2014) expliquent ce principe ci-dessous : « ...des petits changements individuels, incapables en eux-mêmes de provoquer un changement qualitatif, finissent, à un certain point, par faire exactement cela : la quantité se change en qualité. » (Quantité et qualité : paragraphe 1). Nous verrons plus tard comment dans *Festins de la détresse*, des petits changements en moment de désespoir font jaillir l'espoir à la fin de l'histoire.

Enfin, la troisième loi de la dialectique, la thèse de la *négation de la négation* explique en partie comment une thèse et son antithèse produisent une synthèse. Dans un argument ou une discussion, quelqu'un érige une thèse et peut-être son interlocuteur donne son antithèse. En unifiant la thèse et l'antithèse, une synthèse qui est un meilleur argument émerge. Cette loi est comparable à comment une graine, pour germer, doit se détruire afin de devenir une plante qui produit d'autres graines. Dans le roman, nous voyons des exemples où quelque chose de meilleure se produisent de cette manière.

Avant de procéder, il est nécessaire de noter que cette étude ne se veut pas marxiste. La dialectique telle que nous le concevons ici revêt un sens scientifique sans aucune connotation idéologique. Ce point de vue est supporté par Magala (1975) qui voit la dialectique simplement comme l'une des méthodes de la science : « Dialectic as a method may be just one of the methods of science, and an alternative can have more members than just two. » [La dialectique en tant que méthode pourrait

être justement l'une des méthodes de la science, et un alternatif peut avoir plus de deux membres. (notre traduction)] (p. 412)

En plus cette étude fait un départ de la doxa que l'analyse des textes des femmes s'inscrit dans le cadre féministe. C'est dans ce cadre qu'Ellington (1992) parle des ouvrages d'ASF comme étant rétrograde, parce que l'auteure dépeint quelques femmes ayant des fortes volontés comme des démons. Cet article, par rapport à ce sujet de féminisme, reste neutre.

1. Un titre dialectique

Pour commencer, il faut noter la nature dialectique du titre du roman. Ndombi-Sow (2020) postule que le titre d'un roman joue un rôle critique dans sa réception par les lecteurs. Il identifie trois types de titrage : les titres programmatifs à la thématique de l'œuvre qui révèlent le contenu du roman, « les titres accrocheurs et délit de provocation » (p. 428) ayant le but de séduire les lecteurs, et les titres qui font emprunt des ouvrages déjà existants. Le titre, « Festins de la détresse » qui se cadre dans le premier groupe est une mise ensemble de deux termes contradictoires. Le mot *festin* selon Larousse est un « repas solennel et somptueux donné en l'honneur de quelqu'un, d'un événement. ». Il dénote une situation de joie, et de satiété. C'est un mot qui, seul, ne fait aucune allusion à la souffrance, et donc qui ne provient pas d'une situation négative. Selon le dictionnaire *Le Robert Dico en ligne*, le mot *détresse* signifie :

- 1) Sentiment d'abandon, de solitude, d'impuissance que l'on éprouve dans une situation difficile (besoin, danger, souffrance).
- 2) Situation très pénible et angoissante ; SPÉCIALEMENT, manque dramatique de moyens matériels.
- 3) Situation périlleuse (d'un navire, d'un avion).

Les trois définitions citées ci-dessus parlent de situations de difficulté extrême dans lesquelles il serait impossible de se réjouir. Ainsi, on commence à pressentir dans le titre du roman des sentiments contradictoires. Ce ton de contradiction va continuer dans le roman jusqu'à la

fin. Pourtant, les faits et les éléments du roman sont présentés pour faire triompher l'espoir sur le désespoir.

2. Un récit dialectique

Le récit présente la famille de Maar Diagne dont les deux fils chômeurs cherchent de l'emploi. L'aîné, Biram qui, à trente-et-un ans, et médecin diplômé, doit aller passer un test pour être embauché par une organisation non gouvernementale en santé. Déjà, son incapacité de trouver de l'emploi fait sujet d'angoisse dans la famille et toute la communauté. Arrivé aux locaux du test, on découvre que la situation de Biram ne fait pas exception, car, il rencontre une centaine de ses compatriotes qui comme lui sont venus concourir pour seulement trois places que le secrétaire exécutif leur annonce le jour même. Le processus du test se révélant très élaboré aboutit en production d'un « rapport exhaustif » sur les « maladies qui sévissent durant l'hivernage, en particulier chez les femmes et les enfants » (*Festins de la détresse* :37). Les auteurs des meilleurs rapports seront recrutés pour six mois, renouvelable. Pour préparer ce rapport, les candidats doivent aller vivre dans les zones rurales où ils finiront par partager les repas de ces gens pauvres. Biram, ne voyant pas aucun espoir dans ce test, décide de ne pas le passer.

À la maison il y a, ce jour même un autre événement désespérant. Le frère de Biram, Gora, diplômé en sciences économiques est interpellé par la police par erreurs. Ce malheur fait accourir les voisins qui se rassemblent dans la maison pour solidariser avec la famille. Le résultat est que les petites ressources de la famille, dont le père est en retraite, doivent être épuisées pour nourrir la foule, dont certaines comme Weurseuk, en esprit de vautour, sont venu seulement profiter de la mauvaise situation.

Biram décide de ne plus prendre aucun test pour être recruté, et qu'il va essayer de créer quelque chose pour lui-même. Pour aider ses fils à ériger quelque chose, Maar décide de vendre une parcelle de terre familiale où il avait passé son enfance. Mais ses fils, Biram et Gora découvrent que le terrain est déjà vendu par leur tante à une société qui transforme le littoral où se trouve le terrain en centre de loisir pour les touristes. Et le pire c'est que les autorités politiques ont collaboré avec les

hommes d'affaires pour dérober les gens du milieu de leurs terres par une acquisition pour raison d'intérêt national. Ils rentrent en ville sans aucun espoir.

Gora décide de mettre en pratique ce qu'il a appris en sciences économiques. Il loue un vieil poulailler qu'il raccommode pour élever des poulets. Mais il découvre que le niveau de pauvreté de la communauté ne permet pas cette sorte de business. Tout le monde demande un poulet gratuit comme sa part de solidarité. Ceux qui achètent à crédit refusent de payer. Il abandonne l'idée.

Voilà la situation de désespoir créée au commencement de l'histoire. Pourtant, de l'abondance du désespoir va jaillir l'espoir selon la loi de la transformation de quantité en qualité. Biram décide de créer un cabinet médical pour soigner les voisins. Il ne va pas insister qu'on le paie pour ses services mais laissera le choix à la clientèle. Il choisit comme collaborateur Sarata, une femme divorcée qui n'a pas achevé ses études de sages-femmes souffrant de la dépression, et qu'il épousera enfin malgré les protestations de sa mère. Son effort est reconnu par une organisation internationale. Il est invité à assister à une conférence internationale où son intervention lui attire beaucoup d'acclamations. Il passe quatre ans à suivre une formation à l'étrangère. Des collègues étrangers l'aident à construire « un hôpital pour offrir à tous une médecine digne, sur la base de solidarité où les plus nantis acceptent de payer plus que les autres » (p. 149).

3.0 Un système dialectique de personnage

Dans son article *L'importance du personnage*, Reuter (1988) expose le rôle du personnage dans la création romanesque. Il affirme que, malgré les tentatives de minimiser la place du personnage, il reste le pivot du récit, car on ne raconte pas une histoire sans parler d'un personnage. Parmi les trois propositions qu'il fait du personnage figure celle-ci ci-dessous : « (...) le personnage est un organisateur textuel : il intègre des unités de niveau(x) inférieur(s), s'organise dans la structure du récit avec des éléments de même niveau, et constitue le soubassement nécessaire des configurations sémantiques » (p. 6).

Ainsi, l'organisation des personnages dans un roman révèle les idées véhiculées dans le roman. Dans *Festins de la détresse*, on voit un schéma de caractérisation qui oppose un personnage à un autre. Pourtant, cette mise en opposition donne un message d'espoir car c'est le bien qui triomphe sur le mal à la fin du compte.

3.1 La médecine qui tue contre la médecine qui guérit ; Professeur Kantioli contre Dr Cormati, le Professeur Diop et Biram

Sur cet axe, on constate le système corrompu de santé qui tue s'opposer à un nouveau système qui donne la vie. Le professeur Kantioli est le Secrétaire exécutif de l'organisation non gouvernementale qui reçoit de fonds étrangers pour promouvoir la santé dans le pays. Pourtant, il profite de la vulnérabilité des gens pour s'engager dans des activités criminelles qui nuisent à la santé des plus démunis dans la société. En demandant aux jeunes médecins qu'il veut recruter à temps partiel, pour rédiger un rapport exhaustif, d'être nourris par les pauvres villageois dans les zones rurales où la vie est déjà pénible, il se montre insouciant de la condition de ces pauvres. Il est prêt à tout faire pour avoir ce qu'il veut.

Pour les gens comme Kantioli, ce qui compte c'est l'argent qu'eux seuls veulent avoir. Quand il veut engager Biram dans son projet de Sida, son insouciance se laisse encore voir dans ces mots :

Un jeune médecin qui a tout pour réussir. Aujourd'hui, il faut être sur du concret mon fils ! La mondialisation est là ; pour survivre, il faut savoir tirer son épingle du jeu – en toute honnêteté, hein ! – en actionnant le concret. Décliner une offre comme celle-ci : salaire *bon-doune*, sans compter les honoraires des consultations que vous continuerez à faire DANS LE PROJET ; des économies substantielles avec des frais de missions... Eh oui, Il faudra bouger un peu partout dans le monde. Les conférences, séminaires, symposiums en compagnie de spécialistes de renommée mondiale, les sommets avec les chefs d'État de la planète. Avec ça, la possibilité – réalisable à court terme ! – d'avoir une cli-

nique ultramoderne dans un quartier résidentiel. (*Festins de la détresse* :127).

Mais il ne savait pas que Biram, qui refuse son offre, voit déjà en lui un médecin qui tue, un vautour qui vit du malheur des autres et passe déjà son jugement sur lui, même avant son arrivée chez ce jeune homme. Voici ce que dit Biram :

... comme moi-même j'ai oublié le Secrétaire exécutif. En fait ce n'est pas entièrement juste de dire que je l'ai oublié. Je suis conforté par la conviction qu'un jour, il paiera. Dans un domaine aussi sensible que la santé, face aux souffrances et la détresse, si on n'a que le souci de s'en remplir les poches et le ventre, on doit le payer (*Festins de la détresse* :117)

À la fin de l'histoire, le statut du professeur Kantioli comme un médecin qui tue est confirmé par Gora qui accepte de travailler avec lui sur le projet. Kantioli ne profite pas seulement de la condition de gens qui souffre du sida, il contribue à la création de cette condition. Il met en place un système pour infecter les bébés avec le virus qui cause le SIDA pour s'assurer qu'il existe toujours des victimes de cette maladie inguérissable afin qu'il puisse continuer à en bénéficier. Mais il paiera quand ce crime fait scandale ; il meurt sous le choc de la révélation de son plan funeste.

À travers Kantioli et ses collaborateurs, on voit la détresse et le désespoir que crée les faux médecins dans la société. Gora nomme ces gens « BSP », qui veut dire « bouffeurs de sida et de pauvreté » (*Festins de la détresse* :118). Cette médecine qui tue s'oppose à celle qui sauve la vie, que pratiquent le docteur Cormati, le Professeur Diop et Biram. Le docteur Cormatin est un médecin expatrié qui sauve la vie à Biram lors d'une crise de paludisme. Après cet événement, ce docteur devient l'inspiration de l'enfant Biram qui garde l'ambition de devenir médecin lui aussi, pour pouvoir sauver la vie à d'autres enfants. Le résultat de cette inspiration : Biram sera admis à la faculté de médecine où il va rencontrer le Professeur Diop, un professeur de médecine pour qui le serment d'Hippocrate tient toujours comme sérieux et valable. Les conseils de ce professeur vont aussi influencer conception de la pra-

tique de la médecine chez le nouveau docteur Biram. Le jour où Biram conclut la soutenance de sa thèse, le professeur l'appelle et lui donne ces conseils devant ces parents :

- Sois conscient, à chaque instant de ta vie, que tu incarnes deux pôles pour tout malade réel ou imaginaire. D'une tu tiens la fiole du sauveur, l'autre est un nid d'amour et, des deux mains, n'hésite pas à donner tout ce que tu peux offrir de toi-même. Il t'en restera toujours. Et n'oublie jamais que les deux pôles sont indissociables. In-dis-so-ciables, m'entends-tu ? L'amour d'abord, pour que la vérité de la science puisse agir.
(*Festins de la détresse* :36)

Et le Professeur conclut :

- J'ai vu tout à l'heure, que tu as prononcé par cœur le serment d'Hippocrate. Tu n'as pas lu, tu l'as dit. Cela veut dire que tu l'as gravé dans ta mémoire, dans ta conscience, dans ton cœur ! Au fond, le *yobal* que je t'offre est tout simple ; c'est une recommandation qui vient s'ajouter aux conseils précieux de tes parents : le serment, ne le quitte jamais ! Si tu ne le quittes pas, tu seras en accord avec ta vocation et avec toi-même.
(*Festins de la détresse* :36 -37)

En suivant les vœux du Professeur Diop, Biram n'abandonne pas le serment d'Hippocrate. C'est pourquoi il choisit d'ouvrir un cabinet médical dans son quartier, un quartier des pauvres pour offrir des consultations quasiment gratuites aux habitants. Il laisse les clients décider, s'ils ont le moyen, combien payer pour ses services. Il arrive ainsi à remplir les besoins médicaux de sa communauté. Ses efforts seront reconnus et récompensés. Il établit son centre médical qui opère sur le principe « de solidarité où les plus nantis acceptent de payer plus que les autres. » (*Festins de la détresse* :149).

3.2 Le charlatanisme contre la vraie religion ; Weurseuk contre L'Imam Fara

Les Africains étant incurablement religieux (Rivière 1997), la religion a toujours une place dans la vie des gens en Afrique ; La religiosité afri-

caine étant surtout profonde dans les communautés pauvres. Schweiger (2019) explique les rôles dialectiques que joue la religion dans la lutte contre la pauvreté. Selon Scheiger, la religion peut être un outil pour lutter contre la pauvreté dans certaines situations. Cependant, dans d'autres situations (et c'est le cas en Afrique), la religion devient la justification de la pauvreté et l'exploitation : « Religions can relieve and burden, they can stand against poverty and legitimise resistance, but they can also justify inequalities, poverty and exploitation. » [Les religions peuvent libérer et accabler, elles peuvent contrer la pauvreté et légitimiser la résistance, mais elles peuvent aussi justifier les inégalités, la pauvreté et l'exploitation. (notre traduction)] (Paragraphe 6) Cette valeur dialectique de la religion, en tant qu'outil d'exploitation et système d'espoir est démontrée dans *Festins de la détresse* à travers Weurseuk et Fara respectivement.

Weurseuk représente les charlatans religieux dans la communauté qui se nourrissent du malheur que subissent les voisins. Dans le roman, il fait sa première apparition pendant l'afflux des gens dans la concession des Diagne lors de l'interpellation erronée de Gora par la police. Les propos de Maar et Biram nous montre que Weurseuk est un homme vautour qui fréquente les lieux des funérailles sans être invité. En prétendant de prier pour le repos des défunts, il exploite les familles endeuillées en retirant des sommes importantes d'argent et de la nourriture. Totale-ment illettré, Weurseuk ne comprend même pas les versets de coran qu'il récite pendant ces activités. Il est un ancien enfant voyous transformé en « garçon à tout fait dans les cérémonies familiales » (*Festins de la détresse* :97), qui sera recruté par un de ces ancien amis voyous – Tiaya – lui aussi devenu un charlatan qui prêche pendant les funérailles. Tiaya ne demande à Weurseuk que de répéter ce qu'il va dire pour être utile dans l'équipe. Le duo exploite la vulnérabilité des gens, surtout les femmes, par leur art de prêche en ramassant des grosses sommes d'argent.

La présence des gens comme Weurseuk et son maître Tiaya dans la société africaine fait de la religion un outil d'exploitation perpétuant la pauvreté et la misère des gens vulnérables. En lisant Schweiger (2019) on comprend que les types de Weurseuk existent dans toutes les religions et leur présence constitue ce qui crée la détresse et le désespoir

pour les gens bienveillants comme Maar. Pourtant afin de proposer une négation de cette détresse et faire jaillir l'espoir dans la religion, il y a Fara dont le comportement s'oppose clairement à celui de Weurseuk dans le roman. Fara est présenté comme celui qui représente la vraie religion qui donne la vie et l'espoir.

Fara est l'imam de la mosquée de la communauté. Bien lettré et respecté de tous, il mène une vie modeste et ne dépend pas de ce que les gens lui offrent ; il refuse même ces offrandes. S'il accepte de prendre quelque chose pendant ses visites, ce ne serait qu'un verre d'eau fraîche. C'est un homme christique de fond qui refuse qu'on lui donne un traitement qui le place au-dessus des autres. Il dit dans une conversation avec Maar : (...) Je ne serai plus moi-même le jour où je ne pourrai plus dire : « Je suis un homme ! » (*Festins de la détresse* :19). Quand il rend visite à Weurseuk afin de lui faire abandonner sa vie répréhensible de charognard, ce dernier veut se prosterner devant lui mais Fara l'empêche physiquement et en lui disant : « Je ne suis pas Dieu pour que tu te prosternes devant moi, juste un simple mortel. Comme toi, j'ignore tout de mon destin. » (*Festins de la détresse* :96) Cette rencontre entre les deux change Weurseuk pour le meilleur. Weurseuk quitte sa vie de « rat de funérailles » (*Festins de la détresse* :23) pour apprendre un propre métier de tisseur de nattes. Il accepte d'aller demander pardon à Maar qu'il insulte quand celui-ci lui reproche sa vie de vautour.

Encore, c'est Fara qui guérit Maar de son obsession du mal que représente Weurseuk dans la société. La présence de Fara dans le roman redonne l'espoir que la religion, ici l'islam, pourrait toujours avoir une place dans le développement socio-économique de la société africaine. Il est « le christ » qui rend tout meilleur partout où il va.

3.3 L'obsession contre la raison ; Maar contre Fara

Le personnage de Fara s'oppose encore à celui de Maar à propos de la question du comportement de Weurseuk. Maar est obsédé par le sujet au de Weurseuk au point où il tombe malade et immobilisé d'une sciatique. Maar confesse son obsession à Kiné sa femme :

Weurseuk, je ne pourrai pas l'ignorer. Il y a en lui quelque chose de moralement infect que je ne veux pas

nommer. Ça m'exaspère plus, ça me donne des cauchemars. Pour ne rien te cacher, Kiné, cet individu-là, je ne veux plus le voir ! (*Festins de la détresse* :58)

Mais quand Fara rencontre Weurseuk et sa bande dans les alentours de la maison de Maar, « il ne s'est pas demandé ce que le gars faisait là car, contrairement à Maar, il ne se soucie pas trop des activités de ces gens-là. » (*Festins de la détresse* :58) Pour Fara, ce n'est pas seulement ce que font ces gens qui compte ; les causes de ce comportement qui est le besoin de survivre dans une société devenue jungle doivent aussi être considérées.

Il essaie de faire raisonner son ami, Maar, qu'il ne faut pas s'obséder avec les gens comme Weurseuk. Il ne voit pas Weurseuk et sa bande les problèmes de la société. Plutôt, il blâme les leaders politiques qui sont les créateurs des conditions sociales qui sont responsables pour ce phénomène. Avec ce raisonnement, Fara arrive à tirer Maar de son obsession au sujet de Weurseuk. C'est cette discussion qui mène Fara à aller faire raisonner Weurseuk qui abandonne sa vie de vautour pour apprendre un métier afin de mener une vie digne. Par cette opposition de Maar contre Fara, on voit que l'obsession ne donne aucune solution, elle aggrave plutôt le désespoir. On comprend qu'en réfléchissant et en essayant de voir les choses de tous les côtés, on trouve les meilleures solutions.

Dans les deux situations dont il s'agit de Fara, on reconnaît sa tendance à faire usage de ce qui ressemble à la méthode dialectique classique qui mène son interlocuteur à abandonner sa position pour une meilleure position. Il pose des séries de questions qui aident l'interlocuteur à voir la futilité de leur comportement. Chez Maar, il pose des questions telle que : « Pourquoi faire de Weurseuk un problème ? » (*Festins de la détresse* :60) « Quelle idée de te préoccuper de Weurseuk ? Veux-tu porter le fardeau de toutes les monstruosité du monde ? » (*ibid*). Dans le cas de Weurseuk, Fara lui demande d'abord de s'occuper de l'école coranique. En voyant que Weurseuk est illettré, il lui offre de prendre soin du local de la mosquée. Et enfin, pour assurer son bien-être il lui fait apprendre un propre métier, ainsi Weurseuk abandonne sa position de survivre sur les funérailles.

3.4 Le mariage destructeur contre mariage salutaire – Gora-Lolo contre Biram-Sarata

À travers les mariages contractés par les deux fils de Maar dans le roman, on voit comment le mariage peut être créateur d'espoir ou de désespoir. Gora choisit d'« épouser Lolo, une richissime commerçante, par ailleurs député. » (*Festins de la détresse* :131) C'est une femme de classe, « mariée deux fois, veuve une fois, divorcée une fois » (*Festins de la détresse* :132) ayant déjà trois enfants qui cherche une cérémonie de mariage digne de son statut. Ses parents ne s'opposent pas à ce mariage fastueux stérile, qui termine en divorce.

Gora, poussé par le désir d'une vie d'ostentation qu'exige les femmes comme Lolo s'engage dans la compagnie de Kantioli. Il sera emprisonné quand l'affaire de Kantioli fait scandale. Il est faussement accusé d'avoir tué Kantioli. En fait, Kantioli meurt du choc de la révélation de son scandale. Gora sort de la prison après plusieurs années pour raconter son histoire et présenter ses excuses à sa famille dont la mère est morte. Avant sa mort, Kiné a exprimé son désespoir dans le mariage échoué et le sort de Gora dans ces mots : « Il a trahi nos espoirs. ... » (*Festins de la détresse* :157).

En revanche, le choix de Biram de se marier à Sarata, la jeune fille divorcée et souffrant de la dépression ne plaît pas au commencement à Kiné la mère de Biram. Elle ne voit aucune perspective dans ce mariage, donc elle passe beaucoup de nuits sans sommeil pensant à dissuader son fils. Pourtant, l'intervention de son mari qui lui rappelle comment elle-même refuse de suivre les conseils de ses parents d'épouser Bamaar, l'a convaincue de laisser faire son fils. Heureusement, c'est ce mariage qui produit deux enfants, dont l'aînée est nommée après elle. Le mariage de Biram à Sarata, fondé sur l'amour et la solidarité redonne l'espoir à toute la communauté. En Kiné Touti, on voit renaître mère Kiné qui meurt. C'est Kiné Touti qui publie enfin le manuscrit de Maar, *L'Extase du petit matin*, un ouvrage qui fait un grand succès. C'est avec l'aide de Sarata que le cabinet médical de Biram réussit à être transformé en un grand hôpital.

Conclusion

Il est évident que *Festins de la détresse* d'Aminata Sow Fall est un roman dans lequel l'espoir côtoie le désespoir de manière dialectique. Le titre

du roman est une indication de prime abord des oppositions et des complémentarités qui y existent, en assemblant deux mots conflictuel : « festins » et « détresse ». Ce caractère dialectique se confirme dans le récit qui présente une communauté pleine de désespoir, mais de cette même communauté sort l'espoir nécessaire pour transformer la vie pénible des habitants.

En adoptant un système de caractérisation dialectique, le roman montre comment l'espoir triomphe sur le désespoir : les médecins de bonne volonté triomphe sur ceux pour qui la vie humaine ne compte pas, la religion qui libère et guérit l'emporte sur le charlatanisme qui exploite, et la raison se révèle meilleure que l'obsession. Enfin, le roman déconseille le mariage basé sur le faste et l'ostentation, car ce type mariage n'apporte aucun espoir à la communauté. En revanche, le mariage qui naît de l'esprit de collaboration se révèle salutaire.

La situation présentée dans le roman est symptomatique de la condition des sociétés africaines qui témoignent tant de désespoir : le chômage, l'exploitation politique et religieuse, la corruption et l'égoïsme. Pourtant, dans toutes ces négativités, *Festins de la détresse* nous rassure qu'il y a de l'espoir car il existe des gens de bonne volonté qui luttent pour une transformation positive et le bien-être de tout le monde.

Références bibliographiques

Bruininks Patricia (2012), *The unique psychology of hope*. Patterns of promise: Art, imagination and Christian hope. 115-128 pp. Récupéré sur <https://www.researchgate.net/publication/277816>

Chevrier Jacques (1984), *Littérature nègre*. Paris, Armand Colin.

Ellington Athleen (1992), Aminata Sow Fall's "Demon Women": An Anti-Feminist Social Vision. *Contributions in Black Studies*, 9(9), 132 - 146 p.

Fall Aminata Sow (2005). *Festins de la détresse*. Lausanne, Éditions d'en bas.

Larousse langue française.
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/festin/33416>. Consulté le 15 février 2021.

Le Robert Dico en ligne.
<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/detress>. Consulté le 15 février 2021.

Magala Slawomir (1975), *Dialectical philosophy and the philosophy of science*. *Erkenntnis* 9, 411– 418 p. Récupéré sur DOI : <https://doi.org/10.1007/BF00178010>

Maybee Julie (2020), Hegel's Dialectics. Dans Zalta E. N. (ed.) *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Winter 2020 Edition.

Ndombi-Sow Gaël (2020), *Pratique des titres en littérature africaine et caribéenne : entre esthétique, visibilité et fantaisies*. *Akofena* No 001, 425-434 p. Récupéré sur <http://revue-akofena.org/wp-content/uploads/2020/03/33-Gae%CC%88l-NDOMBI-SOW-pp.-425-434.doc.pdf>

Perelman Charles (1955), *La méthode dialectique et le rôle de l'interlocuteur dans le dialogue*. *Revue De Métaphysique Et De Morale*, 60 (1/2), 26-31 p. Consulté le 25 février 2021, sur <http://www.jstor.org/stable/40899894>

Pfaff Françoise (1985), *Aminata Sow Fall : l'écriture au féminin en Littérature Sénégalaise*. *Notre Librairie* No. 81. Paris, CLEF, 135 – 138 p.

Reuter Yves (1988), *L'importance du personnage*. *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n°60. Le personnage, 3-22 p. Récupéré sur DOI : <https://doi.org/10.3406/prati.1988.1494>

Rivière Claude (1997), *Religion et politique en Afrique noire*. *Anthropos*, 92(1/3). 21-34. Consulté le 25 février 2021, sur <http://www.jstor.org/stable/40465353>

Schweiger, Gottfried (2019), *Religion and poverty*. *Palgrave Commun* 5, 59 p. Consulté le 15 février 2021 sur <https://doi.org/10.1057/s41599-019-0272-3>.

Suing Guillaume & Aubert Damien (2018), *Évolution : Vers une approche dialectique*. *Biologie Géologie*, 141-155 pp.

Woods Alan et Grant Ted (2014), *Le matérialisme dialectique. Révolution Tendances Marxiste Internationale*. Récupéré sur <https://www.marxiste.org/theorie/philosophie/515-le-materialisme-dialectique>.